

IV

MOSCOU

L'EMPEREUR russe ne s'était pas montré comme un homme de guerre aux yeux de ses ennemis.

Mais ses mesures politiques dans ses nouvelles et dans ses anciennes provinces, et ses proclamations de Polostsk à son armée, à Moscou, à sa grande nation, étaient singulièrement appropriées aux lieux et aux hommes. Il semble, en effet, qu'il y eut, dans les moyens politiques qu'il employa, une gradation d'énergie très sensible.

Dans la Lithuanie nouvellement acquise, soit précipitation, soit calcul, on avait tout ménagé en se retirant.

Dans la Lithuanie, plus anciennement réunie, où une administration douce, des faveurs habilement distribuées, et une plus longue habitude, avaient fait oublier l'indépendance, on avait entraîné après soi les hommes et tout ce qu'ils pouvaient emporter.

Mais dans la vieille Russie, où tout concourait

avec le Pouvoir, religion, superstition, ignorance, patriotisme, non seulement on avait tout fait reculer avec soi sur la route militaire, mais tout ce qui ne pouvait pas suivre avait été détruit ; tout ce qui n'était pas recrue devenait milice ou cosaque.

L'intérieur de l'Empire étant alors menacé, c'était à Moscou de donner l'exemple. Cette capitale, justement nommée par ses poètes *Moscou aux coupoles dorées*, était un vaste et bizarre assemblage de deux cent quatre-vingt-quinze églises, et de quinze cents châteaux, avec leurs jardins et leurs dépendances. Ces palais de brique et leurs parcs, entremêlés de jolies maisons de bois et même de chaumières, étaient dispersés sur plusieurs lieues carrées d'un terrain inégal. Ils se groupaient autour d'une forteresse élevée et triangulaire, dont la vaste et double enceinte, d'une demi-lieue de pourtour, renfermait encore : l'une, plusieurs palais, plusieurs églises, et des espaces incultes et rocailleux ; l'autre, un vaste bazar, ville de marchands, où les richesses des quatre parties du monde brillaient réunies.

Ces édifices, ces palais, et jusqu'aux boutiques étaient tous couverts d'un fer poli et coloré. Les églises, chacune surmontée d'une terrasse et de plusieurs clochers que terminaient des globes d'or, puis le croissant, enfin la croix, rappelaient l'histoire de ce peuple : c'étaient l'Asie et sa religion, d'abord victorieuse, ensuite vaincue, et enfin le croissant de Mahomet, dominé par la croix du Christ.

Un seul rayon de soleil faisait étinceler cette ville superbe de mille couleurs variées. A son aspect, le voyageur, enchanté, s'arrêtait ébloui. Elle lui rappelait ces prodiges dont les poètes orientaux avaient amusé son enfance. S'il pénétrait dans son enceinte, l'observation augmentait encore son étonnement. Il reconnaissait aux nobles les usages, les mœurs, les différents langages de l'Europe moderne, et la riche et légère élégance de ses vêtements. Il regardait avec surprise le luxe et la forme asiatiques de ceux des marchands, les costumes grecs du peuple, et leurs longues barbes. Dans les édifices la même variété le frappait ; et tout cela cependant empreint d'une couleur locale et parfois rude, comme il convient à la Moscovie.

Les nobles des familles les plus illustres y vivaient au milieu des leurs, et comme hors de portée de la cour. Moins courtisans, ils sont plus citoyens. Aussi leurs princes reviennent-ils avec répugnance dans ce vaste dépôt de gloire et de commerce, au milieu d'une ville de nobles, qui échappent à leur pouvoir par leur âge, par leur réputation, et qu'ils sont obligés de ménager.

La nécessité y ramena Alexandre ; il s'y rendit de Polotsk, précédé de ses proclamations, et attendu.

Il y parut d'abord au milieu de la noblesse réunie. Là tout fut grand : la circonstance, l'assemblée, l'orateur, et les résolutions qu'il inspira. Sa voix était émue. A peine eut-il cessé, qu'un seul cri,

mais simultanément, unanime, s'élança de tous les cœurs ; on entendit de toutes parts : « Sire, demandez tout !
« Nous vous offrons tout ! Prenez tout ! »

Alexandre parla ensuite aux marchands, mais plus brièvement. Il leur fit lire cette proclamation où Napoléon était représenté « comme un perfide, « un Moloch, qui, la trahison dans le cœur et la « loyauté sur les lèvres, venait effacer la Russie de « la face du monde ! »

On dit qu'à ces mots on vit s'enflammer de fureur toutes ces figures mâles et fortement colorées, auxquelles de longues barbes donnaient à la fois un air antique, imposant et sauvage. Leurs yeux étincelaient ; une rage convulsive les saisit : leurs bras roidis qu'ils tordaient, leurs poings fermés, des cris étouffés, le grincement de leurs dents, en exprimaient la violence. L'effet y répondit. Leur chef, qu'ils élisent eux-mêmes, se montra digne de sa place : il souscrivit le premier pour cinquante mille roubles ; c'étaient les deux tiers de sa fortune, et il les apporta le lendemain.

Ces marchands sont divisés en trois classes ; on proposa de fixer à chacune sa contribution. Mais l'un d'eux, qui comptait dans la dernière classe, déclara que son patriotisme ne se soumettrait à aucune limite ; et dans l'instant il s'imposa lui-même bien au delà de la fixation proposée ; les autres suivirent, de plus ou moins loin, son exemple.

Ce don patriotique s'éleva, dit-on, à deux millions de roubles. Les autres gouvernements répétèrent,

comme autant d'échos, le cri national de Moscou.

Cependant bientôt Smolensk fut envahi, Napoléon dans Viazma, l'alarme dans Moscou ! La grande bataille n'était point encore perdue, et déjà l'on commençait à abandonner cette capitale.

En même temps, non loin de Moscou, et par l'ordre d'Alexandre, on faisait diriger par un artificier allemand la construction d'un ballon monstrueux. La première destination de cet aérostat ailé avait été de planer sur l'armée française, d'y choisir son chef, et de l'écraser par une pluie de fer et de feu : on en fit plusieurs essais qui échouèrent, les ressorts des ailes s'étant toujours brisés.

Mais le gouverneur Rostopchin, feignant de persévérer, fit, dit-on, achever la confection d'une multitude de fusées et de matières à incendie. Moscou elle-même devait être la grande machine infernale dont l'explosion nocturne et subite dévorerait l'Empereur et son armée. Si l'ennemi échappait à ce danger, du moins n'aurait-il plus d'asile, plus de ressources ; et l'horreur d'un si grand désastre, dont on saurait bien l'accuser, comme on avait fait de ceux de Smolensk, de Dorogobouje, de Viazma et de Gjatj, soulèverait toute la Russie !

Tel fut le terrible plan de ce noble descendant de l'un des plus grands conquérants de l'Asie. Il fut conçu sans effort, mûri avec soin, exécuté sans hésitation. Depuis on a vu ce seigneur russe à Paris. C'est un homme rangé, bon époux, excellent père ; son esprit est supérieur et cultivé, sa société

est douce et pleine d'agrément ; mais, comme quelques-uns de ses compatriotes, il joint à la civilisation des temps modernes une énergie antique.

Désormais son nom appartient à l'histoire. Toutefois il n'eut que la plus grande part à l'honneur de ce grand sacrifice. Il était déjà commencé dès Smolensk ; lui l'acheva. Cette résolution, comme tout ce qui est grand et entier, fut admirable ; le motif suffisant et justifié par le succès ; le dévouement inouï, et si extraordinaire, que l'historien doit s'arrêter pour l'approfondir, le comprendre, et le contempler !

Un homme seul, au milieu d'un grand Empire presque renversé, envisage son danger d'un regard ferme. Il le mesure, l'apprécie, et ose, peut-être sans mission, faire l'immense part de tous les intérêts publics et particuliers qu'il faut lui sacrifier ! Sujet, il décide du sort de l'Etat sans l'aveu de son souverain ; noble, il prononce la destruction des palais de tous les nobles sans leur consentement ; protecteur, par la place qu'il occupe, d'un peuple nombreux, d'une foule de riches commerçants, de l'une des plus grandes capitales de l'Europe, il sacrifie ces fortunes, ces établissements, cette ville tout entière ; lui-même il livre aux flammes le plus beau et le plus riche de ses palais ; et fier, satisfait et tranquille, il reste au milieu de tous ces intérêts blessés, détruits et révoltés !

Dans cette grande crise Rostopchin vit surtout deux périls : l'un, qui menaçait l'honneur national,

celui d'une paix honteuse dictée dans Moscou, et arrachée à son empereur ; l'autre était un danger politique, plus qu'un danger de guerre : dans celui-ci il craignait les séductions de l'ennemi plus que ses armes, et une révolution plus qu'une conquête.

Ne voulant point de traité, ce gouverneur prévint qu'au milieu de leur populeuse capitale, que les Russes eux-mêmes nomment l'oracle, l'exemple de tout l'Empire, Napoléon aurait recours à l'arme révolutionnaire, la seule qui lui resterait pour terminer. C'est pourquoi il se décida à élever une barrière de feu entre ce grand capitaine et toutes les faiblesses, de quelque part qu'elles vinssent, soit du trône, soit de ses compatriotes, nobles ou sénateurs ; et surtout entre un peuple serf et les soldats d'un peuple propriétaire et libre ; enfin entre ceux-ci et cette masse d'artisans et de marchands réunis, qui forment dans Moscou le commencement d'une classe intermédiaire, classe pour laquelle la Révolution française a été faite.

Le silence d'Alexandre laisse douter s'il approuva ou blâma cette grande détermination. La part qu'il eut dans cette catastrophe est encore un mystère pour les Russes : ils l'ignorent ou la taisent ; effet du despotisme, qui commande l'ignorance ou le silence.

Quinze jours avant l'invasion, le départ des archives des caisses publiques, du trésor, et celui des nobles et des principaux marchands, avec ce qu'ils avaient de plus précieux, indiqua au reste des habi-

tants ce qu'ils avaient à faire. Chaque jour le gouverneur, impatient déjà de voir se vider cette capitale, en faisait surveiller l'émigration.

Le 3 septembre, une Française, au risque d'être massacrée par des moujiks furieux, se hasarda à sortir de son refuge. Elle errait depuis longtemps dans de vastes quartiers dont la solitude l'étonnait, quand une lointaine et lugubre clameur la saisit d'effroi : c'était comme le chant de mort de cette vaste cité ! Immobile, elle regarde, et voit s'avancer une multitude immense d'hommes et de femmes, désolés, emportant leurs biens, leurs saintes images, et traînant leurs enfants après eux ! Leurs prêtres, tous chargés des signes sacrés de la religion, les précédaient ; ils invoquaient le Ciel par des hymnes de douleur, que tous répétaient en pleurant !

Ces infortunés, parvenus aux portes de la ville, les dépassèrent avec une douloureuse hésitation : leurs regards, se détournant encore vers Moscou, semblaient dire un dernier adieu à leur ville sainte : mais peu à peu leurs chants lugubres et leurs sanglots se perdirent dans les vastes plaines qui l'environnent

L'armée russe, dans la position de Fili, en avant de Moscou, comptait quatre-vingt-onze mille hommes, dont six mille cosaques, soixante-cinq mille hommes de vieilles troupes, restes de cent vingt et un mille hommes présents à la Moskowa, et vingt mille recrues armées, moitié de fusils et moitié de piques.

L'armée française, forte de cent trente mille hommes la veille de la grande bataille, avait perdu environ quarante mille hommes à Borodino ; restait quatre-vingt-dix mille hommes. Des régiments de marche et les divisions Laborde et Pino allaient la rejoindre : elle était donc encore forte de cent mille hommes en arrivant devant Moscou. Sa marche était appesantie par six cent sept canons, deux mille cinq cents voitures d'artillerie, et cinq mille voitures de bagages ; elle n'avait plus de munitions que pour un jour de combat. Peut-être Kutusof calcula-t-il la disproportion de ses forces réelles avec les nôtres. Au reste, on ne peut avancer ici que des conjectures, car il donna des motifs purement stratégiques à sa retraite.

Ce qui est certain, c'est que ce vieux général trompa le gouverneur jusqu'au dernier moment. « Il lui jurait encore sur ses cheveux blancs qu'il se ferait tuer avec lui devant Moscou ! » quand celui-ci apprend que dans la nuit, dans le camp, dans un conseil, l'abandon, sans combat, de cette capitale, vient d'être décidé !

A cette nouvelle, Rostopchin, furieux mais inébranlable, se dévoue. Le temps pressait : on se hâte. On ne cherche plus à cacher à Moscou le sort qu'on lui destine ; ce qui restait d'habitants n'en valait plus la peine ; il fallait d'ailleurs les décider à fuir pour leur salut.

La nuit, des émissaires vont donc frapper à toutes les portes : ils annoncent l'incendie ! Des fusées sont

glissées dans toutes les ouvertures favorables, et surtout dans les boutiques, couvertes de fer, du quartier marchand. On enlève les pompes ! La désolation monte à son comble, et chacun, suivant son caractère, se trouble ou se décide. La plupart se groupent sur les places : ils se pressent, ils se questionnent réciproquement, ils cherchent des conseils ; beaucoup errent sans but, les uns tout effarés de terreur, les autres dans un état effrayant d'exaspération. Enfin l'armée, le dernier espoir de ce peuple, l'abandonne ; elle commence à traverser la ville ; et, dans sa retraite, elle entraîne avec elle les restes encore nombreux de cette population.

Elle sortit par la porte de Kolomna, entourée d'une foule de femmes, d'enfants et de vieillards désespérés. Les champs en furent couverts : ils fuyaient dans toutes les directions, par tous les sentiers, à travers champs, sans vivres, et tout chargés de leurs effets, les premiers que, dans leur trouble, ils avaient trouvés sous leurs mains. On en vit qui, faute de chevaux, s'étaient attelés eux-mêmes à des chariots, traînant ainsi leurs enfants en bas âge, ou leur femme malade, ou leur père infirme, enfin ce qu'ils avaient de plus précieux. Les bois leur servirent d'abri ; ils vécurent de la pitié de leurs compatriotes.

Ce jour-là une scène effrayante termina ce triste drame. Ce dernier jour de Moscou venu, Rostopchin rassemblé tout ce qu'il a pu retenir et armer. Les prisons s'ouvrent : une foule sale et dégoûtante

en sort tumultueusement. Ces malheureux se précipitent dans les rues avec une joie féroce. Deux hommes, Russe et Français, l'un accusé de trahison, l'autre d'imprudencé politique, sont arrachés du milieu de cette horde ; on les traîne devant Rostopchin. Celui-ci reproche au Russe sa trahison. C'était le fils d'un marchand ; il avait été surpris provoquant le peuple à la révolte. Ce qui alarma, c'est qu'on découvrit qu'il était d'une secte d'illuminés allemands, qu'on nomme *Martinistes*, association d'indépendants superstitieux. Son audace ne s'était pas démentie dans les fers. On crut un instant que l'esprit d'égalité avait pénétré en Russie. Toutefois il n'avoua pas de complices.

Dans ce dernier instant son père accourut. On s'attendait à le voir intercéder pour son fils ; mais c'est sa mort qu'il demande. Le gouverneur lui accorda quelques instants pour lui parler encore et le bénir. « Moi, bénir un traître ! » s'écrie le Russe furieux ; et dans l'instant il se tourne vers son fils, et, d'une voix et d'un geste horribles, il le maudit !

Ce fut le signal de l'exécution. On abattit d'un coup de sabre mal assuré ce malheureux. Il tomba, mais seulement blessé ; et peut-être l'arrivée des Français l'aurait-elle sauvé, si le peuple ne s'était pas aperçu qu'il vivait encore. Ces furieux forcèrent les barrières, se jetèrent sur lui, et le déchirèrent en lambeaux.

Cependant le Français demeurait glacé de terreur, quand Rostopchin, se tournant vers lui :

« Pour toi, dit-il, comme Français tu devais désirer l'arrivée des Français ! Sois donc libre, mais va dire aux tiens que la Russie n'a eu qu'un seul traître, et qu'il est puni ! » Alors, s'adressant aux misérables qui l'entourent, il les appelle *enfants de la Russie* ! et leur ordonne d'expier leurs fautes en servant leur patrie. Enfin il sort le dernier de cette malheureuse ville, et rejoint l'armée russe.

Dès lors la grande Moscou n'appartint plus ni aux Russes ni aux Français, mais à cette foule impure, dont quelques officiers et soldats de police dirigèrent la fureur. On les organisa ; on assigna à chacun son poste, et ils se dispersèrent, pour que le pillage, la dévastation et l'incendie éclatassent partout à la fois !

Le 14 septembre Napoléon monta à cheval à quelques lieues de Moscou. Il marchait lentement, avec précaution, faisant sonder devant lui les bois et les ravins, et gagnant le sommet de toutes les hauteurs, pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait à une bataille : le terrain s'y prêtait ; des ouvrages étaient ébauchés, mais tout avait été abandonné, et l'on n'éprouvait pas la plus légère résistance.

Enfin une dernière hauteur reste à dépasser ; elle touche à Moscou, qu'elle domine : c'est le *Mont du Salut*. Il s'appelle ainsi parce que, de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitants se signent et se prosternent. Nos éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures ; le soleil faisait étin-

celer de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent ; ils crient : « Moscou ! Moscou ! » Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre, et l'armée entière, battant des mains, répète avec transport : « *Moscou ! Moscou !* » comme les marins crient « *Terre ! Terre !* » à la fin d'une longue et pénible navigation.

A la vue de cette ville dorée, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous où s'unissaient le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêta mes, saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé ! Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière ! Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'univers surpris, et que chacun de nos moindres mouvements serait historique !

Sur cet immense et imposant théâtre, nous croyions marcher entourés des acclamations de tous les peuples ; fiers d'élever notre siècle reconnaissant au-dessus de tous les autres siècles, nous le voyions déjà grand de notre grandeur, et tout brillant de notre gloire !

A notre retour, déjà tant désiré, avec quelle considération presque respectueuse, avec quel enthousiasme allions-nous être reçus au milieu de nos femmes, de nos compatriotes, et même de nos pères ! Nous serions, le reste de notre vie, des êtres à part,

qu'ils ne verraient qu'avec étonnement, qu'ils n'écouteraient qu'avec une curieuse admiration ! On accourrait sur notre passage ; on recueillerait nos moindres paroles ! Cette miraculeuse conquête nous environnait d'une auréole de gloire : désormais on croirait respirer autour de nous un air de prodige et de merveille !

Et quand ces pensées orgueilleuses faisaient place à des sentiments plus modérés, nous nous disions que c'était là le terme promis à nos travaux ; qu'enfin nous allions nous arrêter, puisque nous ne pouvions plus être surpassés par nous-mêmes, après une expédition, noble et digne émule de celle d'Égypte, et rivale heureuse de toutes les grandes et glorieuses guerres de l'antiquité.

Dans cet instant, dangers, souffrances, tout fut oublié. Pouvait-on acheter trop cher le superbe bonheur de pouvoir dire toute sa vie : « J'étais de « l'armée de Moscou ! »

Eh bien ! mes compagnons, aujourd'hui même, au milieu de notre abaissement, et quoiqu'il date de cette ville funeste, cette pensée d'un noble orgueil n'est-elle pas assez puissante pour nous consoler encore, et relever fièrement nos têtes abattues par le malheur ?

Napoléon lui-même était accouru. Il s'arrêta transporté : une exclamation de bonheur lui échappa ! Depuis la grande bataille, les maréchaux, mécontents, s'étaient éloignés de lui ; mais à la vue de Moscou prisonnière, à la nouvelle de l'arrivée

d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs griefs. On les vit tous se presser autour de l'Empereur, rendant hommage à sa fortune, et déjà tentés d'attribuer à la prévoyance de son génie le peu de soin qu'il s'était donné le 7 pour compléter sa victoire.

Mais chez Napoléon les premiers mouvements étaient courts. Il avait trop à penser pour se livrer longtemps à ses sensations. Son premier cri avait été : « La voilà donc enfin cette ville fameuse ! » et le second fut : « Il était temps ! »

Déjà ses yeux, fixés sur cette capitale, n'exprimaient plus que de l'impatience. En elle il croyait voir tout l'empire russe. Ces murs renfermaient tout son espoir : la paix, les frais de la guerre, une gloire immortelle ; aussi ses avides regards s'attachaient-ils sur toutes ses issues. Quand donc ses portes s'ouvriraient-elles ? Quand en verra-t-il sortir cette députation qui lui soumettra ses richesses, sa population, son sénat, et la principale noblesse russe ? Dès lors cette entreprise, où il s'était si témérairement engagé, terminée heureusement et à force d'audace, sera le fruit d'une haute combinaison ; son imprudence sera sa grandeur ; dès lors sa victoire de la Moskowa, si incomplète, deviendra son plus beau fait d'armes ! Ainsi tout ce qui pouvait tourner à sa perte tournerait à sa gloire ; cette journée allait commencer à décider s'il était le plus grand homme du monde, ou le plus téméraire ;

enfin s'il s'était élevé un autel ou creusé un tombeau !

Cependant l'inquiétude commençait à le saisir. Déjà, à sa gauche et à sa droite, il voyait le prince Eugène et Poniatowski déborder la ville ennemie ; devant lui, Murat atteignait, au milieu de ses éclaireurs, l'entrée des faubourgs, et pourtant aucune députation ne se présentait ; seulement un officier de Miloradowitch était venu déclarer que ce général mettrait le feu à la ville, si l'on ne donnait pas à son arrière-garde le loisir de l'évacuer.

Napoléon accorda tout. Les premières troupes des deux armées se mêlèrent quelques instants. Murat fut reconnu par les cosaques : ceux-ci, familiers comme des nomades et expressifs comme des méridionaux, se pressent autour de lui ; puis, par leurs gestes et leurs exclamations, ils exaltent sa bravoure, et l'enivrent de leur admiration ! Le roi prit les montres de ses officiers, et les distribua à ces guerriers encore barbares. L'un d'eux l'appela son *Hetman*.

Murat fut un moment tenté de croire que dans ces officiers il trouverait un nouveau Mazeppa, ou que lui-même le deviendrait ; il pensa les avoir gagnés. Ce moment d'armistice, dans cette circonstance, entretint l'espoir de Napoléon, tant il avait besoin de se faire illusion. Il en fut amusé pendant deux heures.

Cependant le jour s'écoule, et Moscou reste morne, silencieuse, et comme inanimée ! L'anxiété

de l'Empereur s'accroît ; l'impatience des soldats devient plus difficile à contenir. Quelques officiers ont pénétré dans l'enceinte de la ville : « Moscou est déserte ! »

A cette nouvelle, qu'il repousse avec irritation, Napoléon descend de la montagne *du Salut*, et s'approche de la Moskowa et de la porte de Dorogomilow. Il s'arrête encore à l'entrée de cette barrière, mais inutilement. Murat le presse. « Eh bien, lui « répond-il, entrez donc, puisqu'ils le veulent ! » Et il recommande la plus grande discipline ; il espère encore : « Peut-être que ces habitants ne « savent pas même se rendre ; car ici tout est nou- « veau, eux pour nous, et nous pour eux ! »

Mais alors les rapports se succèdent ; tous s'accordent. Des Français, habitants de Moscou, se hasar- dent à sortir de l'asile qui, depuis quelques jours, les dérobe à la fureur du peuple ; ils confirment la fatale nouvelle. L'Empereur appelle Daru, et s'é- crie : « Moscou déserte ! Quel événement invraisem- « blable ! Il faut y pénétrer. Allez, et amenez-moi « les boyards ! » Il croit que ces hommes, ou roidis d'orgueil, ou paralysés de terreur, restent immobiles sur leurs foyers ; et lui, jusque-là toujours prévenu par les soumissions des vaincus, il provoque leur confiance, et va au-devant de leurs prières.

Comment, en effet, se persuader que tant de palais somptueux, de temples si brillants, et de riches comptoirs, étaient abandonnés par leurs possesseurs, comme ces simples hameaux qu'il venait de tra-

verser ? Cependant Daru vient d'échouer. Aucun Moscovite ne se présente ; aucune fumée du moindre foyer ne s'élève, on n'entend pas le plus léger bruit sortir de cette immense et populeuse cité ; ses trois cent mille habitants semblent frappés d'un immobile et muet enchantement : c'est le silence du désert !

Mais telle était la persistance de Napoléon, qu'il s'obstina et attendit encore. Enfin un officier, décidé à plaire, ou persuadé que tout ce que l'Empereur voulait devait s'accomplir, entra dans la ville, s'empara de cinq à six vagabonds, les poussa devant son cheval jusqu'à l'Empereur, et s'imagina avoir amené une députation. Dès la première réponse de ces misérables, Napoléon vit qu'il n'avait devant lui que de malheureux journaliers.

Alors seulement il ne douta plus de l'évacuation entière de Moscou, et perdit tout l'espoir qu'il avait fondé sur elle. Il haussa les épaules, et, avec cet air de mépris dont il accablait tout ce qui contrariait son désir, il s'écria : « Ah ! les Russes ne savent pas encore l'effet que produira sur eux la prise de leur capitale ! »

Déjà, depuis une heure, Murat et la colonne longue et serrée de sa cavalerie envahissaient Moscou ; ils pénétraient dans ce corps gigantesque, encore intact, mais inanimé. Frappés d'étonnement à la vue de cette grande solitude, ils répondaient à l'imposante taciturnité de cette Thèbes moderne par un silence aussi solennel. Ces guerriers écou-

taient avec un secret frémissement les pas de leurs chevaux retentir seuls au milieu de ces palais déserts ; ils s'étonnaient de n'entendre qu'eux au milieu d'habitations si nombreuses ! Aucun ne songeait à s'arrêter, ni à piller, soit prudence, soit que les grandes nations civilisées se respectent elles-mêmes dans les capitales ennemies, en présence de ces grands centres de civilisation.

Dans leur silence, ils observaient cette cité puissante, déjà si remarquable s'ils l'eussent rencontrée dans un pays riche et populeux, mais bien plus étonnante dans ces déserts. C'était comme une riche et brillante oasis ! Ils avaient d'abord été frappés du soudain aspect de tant de palais magnifiques. Mais ils remarquaient qu'ils étaient entremêlés de chaumières ; spectacle qui annonçait le défaut de gradation entre les classes, et que le luxe n'était point né là, comme ailleurs, de l'industrie, mais qu'il la précédait, tandis que dans l'ordre naturel il n'en devait être que la suite plus ou moins nécessaire.

Là surtout régnait l'inégalité, ce malheur de toute société humaine, qui produit l'orgueil des uns, l'avilissement des autres, la corruption de tous. Et pourtant un si généreux abandon prouvait que ce luxe excessif, mais encore tout d'emprunt, n'avait point amolli cette noblesse.

On s'avancait ainsi, agité tantôt de surprise, tantôt de pitié, et plus souvent d'un noble enthousiasme. Plusieurs citaient les souvenirs des grandes conquêtes que l'histoire nous a transmises ; mais

c'était pour s'enorgueillir et non pour prévoir car on se trouvait trop haut et hors de toute comparaison : on avait laissé derrière soi tous les conquérants de l'antiquité ! On était exalté par ce qu'il y a de mieux après la vertu, par la gloire. Puis venait la mélancolie : soit épuisement, suite de tant de sensations ; soit effet d'un isolement produit par une élévation sans mesure, et du vague dans lequel nous errions sur cette sommité, d'où nous apercevions l'immensité, l'infini, où notre faiblesse se perdait ; car plus on s'élève, plus l'horizon s'agrandit, et plus on s'aperçoit de son néant.

Tout à coup au milieu de ces pensées qu'une marche lente favorisait, des coups de fusil éclatent ; la colonne s'arrête. Ses derniers chevaux couvrent encore la campagne ; son centre est engagé dans une des plus longues rues de la ville ; sa tête touche au Kremlin. Les portes de cette citadelle paraissent fermées. On entend de féroces rugissements sortir de son enceinte : quelques hommes et des femmes d'une figure dégoûtante et atroce se montrent tout armés sur ses murs. Ils exhalent une sale ivresse et d'horribles imprécations. Murat leur fit porter des paroles de paix ; elles furent inutiles. Il fallut enfoncer la porte à coups de canon.

On pénétra, moitié de gré, moitié de force, au milieu de ces misérables. L'un d'eux se rua jusque sur le roi, et tenta de tuer l'un de ses officiers. On crut avoir assez fait de le désarmer ; mais il se jeta de nouveau sur sa victime, la roula par terre en cher-

chant à l'étouffer, et comme il se sentit saisir les bras, il voulut encore la déchirer avec ses dents. C'étaient là les seuls Moscovites qui nous avaient attendus, et qu'on semblait nous avoir laissés comme un gage barbare et sauvage de la haine nationale.

Toutefois on s'aperçut qu'il n'y avait pas encore d'ensemble dans cette rage patriotique. Cinq cents recrues, oubliées sur la place du Kremlin, virent cette scène sans s'émouvoir. Dès la première sommation, elles se dispersèrent. Plus loin, on joignit un convoi de vivres, dont l'escorte jeta aussitôt ses armes. Plusieurs milliers de traîneurs et de déserteurs ennemis restèrent volontairement au pouvoir de l'avant-garde. Celle-ci laissa au corps qui la suivait le soin de les ramasser ; ceux-là à d'autres, et ainsi de suite ; de sorte qu'ils restèrent libres au milieu de nous, jusqu'à ce que, l'incendie et le pillage leur ayant marqué leur devoir et les ayant tous ralliés dans une même haine, ils allèrent rejoindre Kutusof.

Murat, que le Kremlin n'avait arrêté que quelques instants, disperse cette foule qu'il méprise. Ardent, infatigable, comme en Italie et en Egypte, après neuf cents lieues faites et soixante combats livrés pour atteindre Moscou, il traverse cette cité superbe sans daigner s'y arrêter ; et, s'acharnant sur l'arrière-garde russe, il s'engage, fièrement et sans hésiter, sur le chemin de Voladimir et d'Asie !

Plusieurs milliers de cosaques, avec quatre pièces

de canon, se retiraient dans cette direction. Là cessait l'armistice. Aussitôt Murat, fatigué par cette paix d'une demi-journée, ordonna de la rompre à coups de carabine. Mais nos cavaliers croyaient la guerre finie, Moscou leur en paraissait le terme, et les avant-postes des deux empires répugnaient à renouveler les hostilités. Un nouvel ordre vint, une même hésitation y répondit. Enfin Murat, irrité, commanda lui-même ; et ces feux, dont il semblait menacer l'Asie, mais qui ne devaient plus s'arrêter qu'aux rives de la Seine, recommencèrent !

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. « Surtout, lui dit-il, point de pillage ! Vous m'en répondez sur votre tête ! Défendez Moscou envers et contre tous ! »

Cette nuit fut triste : des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitants de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'Empereur, ému, chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait !

C'était au palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des

ordres ; il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court, il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer ; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction ; cependant une fumée noire en sort déjà ! Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne, des Romanof et des Rurick, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Ywan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête ; on l'entend s'écrier : « Je suis donc enfin « dans Moscou, dans l'antique palais des Czars ! « dans le Kremlin ! » Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Toutefois il se fait rendre compte des ressources que présente la ville ; et dans ce court moment, tout à l'espérance, il écrit des paroles de paix à l'empereur Alexandre. Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans le grand hôpital ; il fut chargé de cette lettre. Ce fut à la sinistre lueur des flammes du bazar que Napoléon l'acheva, et que partit le Russe. Celui-ci dut porter la nouvelle de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut la seule réponse.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise : il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent

cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammes et des débris ardents volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Alors, rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces officiers se rendormit en s'écriant : « C'est à faire aux autres, cela ne nous regarde plus ! » Car telle était l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'événements et de malheurs sur lesquels on était comme blasé, et tel l'égoïsme produit par l'excès de fatigue et de souffrance qu'ils ne laissaient à chacun

que la mesure de force et de sentiment indispensable pour son service et pour sa conservation personnelle.

Cependant de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore ; ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline française qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs obstinés, et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction.

A cette vue un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moscovites, connaissant notre téméraire et négligente insouciance, auraient-ils conçu l'espoir de brûler avec Moscou nos soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil ? Ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe ; que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale ; que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière ; que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, voulait un aussi grand sacrifice ; et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher ?

On ne sait s'ils eurent cette pensée, mais il fallut l'étoile de l'Empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non seulement le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre ; mais, cette

nuit-là même, les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts et avec le plus de violence sur le Kremlin ; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'Empereur étaient perdus si une seule des flammèches, qui volaient sur nos têtes, s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre, parut ; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir !

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait ! On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe : elle souillait notre gloire ; elle nous en arrachait le fruit ; elle menaçait notre existence présente et à venir ; nous n'étions plus qu'une ar-

mée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devaient faire justice ! On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide de nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts ; tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé ; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse ; on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici des obus, perfidement placés, venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons ; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes !

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer ! Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher ; ils parcouraient triomphalement ces

rues embrasées ; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie ; il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou ; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée que par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de juger et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes ; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours ; nous étions mornes d'étonnement, de fatigue et du désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer, sans vivres, à ses portes !

Pendant que nos soldats luttaienent encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement il s'irrita, et voulut commander à cet élément ; mais bientôt il fléchit et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination !

Cette conquête, pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a

cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes ! Alors une extrême agitation s'empare de lui ; on le croirait dévoré des feux qui l'entourent. A chaque instant il se lève, marche, se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide ; ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel ; il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée.

« Quel effroyable spectacle ! Ce sont eux-mêmes !
« Tant de palais ! Quelle résolution extraordinaire !
« Quels hommes ! Ce sont des Scythes !

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskowa et ses deux quais ; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balaveurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant le bruit se répand que le Kremlin est miné : des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'Empereur et leur destin décideront, et l'Empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément vic-

torieux dévorer avec fureur sa brillante conquête; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse, le cerner, l'y tenir comme assiégé; envahir à chaque minute les maisons environnantes, et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin !

Déjà nous ne respirons plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers ; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neuchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'Empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri : « *Le feu est au Kremlin !* » passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'Empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait ; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré !

L'Empereur fit un geste de mépris et d'humeur ; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers, furieux, le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Petrowski.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes : elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie ? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer ; et comment s'avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu ? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres !

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croisait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'Empereur s'élança à pied, et sans

hésiter, dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faite, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide, incertain et troublé, s'arrêta. Là se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'Empereur au milieu de ces tourbillons de de flammes ; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eck-

mühl. Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport ; l'Empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Petrowski.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence : toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier : « Ceci nous présage de « grands malheurs ! »

L'effort qu'il venait de faire pour atteindre Moscou avait usé tous ses moyens de guerre. Moscou avait été le terme de ses projets, le but de toutes ses espérances, et Moscou s'évanouissait ! Quel parti va-t-il prendre ? C'est alors surtout que ce génie si décisif fut forcé d'hésiter. Lui qu'on vit, en 1805, ordonner l'abandon subit et total d'une descente préparée à si grands frais, et décider, de Boulogne-sur-Mer, la surprise, l'anéantissement de l'armée autrichienne, enfin toutes les marches de la campagne d'Ulm jusqu'à Munich, telles qu'elles

furent exécutées ; ce même homme qui, l'année d'après, dicta de Paris, avec la même infaillibilité, tous les mouvements de son armée jusqu'à Berlin, le jour fixe de son entrée dans cette capitale, et la nomination du gouverneur qu'il lui destinait, c'est lui qui, à son tour étonné, reste incertain ! Jamais il n'a communiqué ses plus audacieux projets à ses ministres les plus intimes que par l'ordre de les exécuter ; et le voilà contraint de consulter, d'essayer les forces morales et physiques de ceux qui l'entourent !

Toutefois c'est en conservant les mêmes formes. Il déclare donc qu'il va marcher sur Pétersbourg. Déjà cette conquête est tracée sur ses cartes, jusque-là si prophétiques ; l'ordre même est donné aux différents corps de se tenir prêts. Mais sa décision n'est qu'apparente ; c'est comme une meilleure contenance qu'il cherche à se donner, ou une distraction à la douleur de voir se perdre Moscou ; aussi Berthier, Bessières surtout, l'eurent-ils bientôt convaincu que le temps, les vivres, les routes, que tout lui manquait pour une si grande expédition.

En ce moment il apprend que Kutusof, après avoir fui vers l'Orient, a tourné subitement vers le midi, et qu'il s'est jeté entre Moscou et Kalougha. C'est un motif de plus contre l'expédition de Pétersbourg ; c'était une triple raison de marcher sur cette armée défaite, pour l'achever ; pour préserver son flanc droit et sa ligne d'opération ; pour s'emparer de Kalougha et de Toula, le grenier et l'arsenal de

la Russie ; enfin, pour s'ouvrir une retraite sûre, courte, neuve et vierge, vers Smolensk et la Lithuanie.

Quelqu'un proposa de retourner sur Wittgenstein et Vitepsk.

Napoléon reste incertain entre tous ces projets. Celui de la conquête de Pétersbourg seul le flatte. Les autres ne lui paraissent que des voies de retraite, des aveux d'erreur ; et, soit fierté, soit politique qui ne veut pas s'être trompée, il les repousse.

A peine le tiers de cette armée et de cette capitale existe encore. Mais lui et le Kremlin sont restés debout ; sa renommée est encore tout entière ; et il se persuade que ces deux grands noms de *Napoléon* et de *Moscou* réunis suffiront pour tout achever ! Il se décide donc à rentrer au Kremlin, qu'un bataillon de sa garde a malheureusement préservé.

Le camp qu'il traversa pour y arriver offrait un aspect singulier. C'étaient au milieu des champs, dans une fange épaisse et froide, de vastes feux entretenus par des meubles d'acajou, par des fenêtres et des portes dorées. Autour de ces feux, sur une litière de paille humide, qu'abritaient mal quelques planches, on voyait les soldats et leurs officiers, tout tachés de boue et noircis de fumée, assis dans des fauteuils, ou couchés sur des canapés de soie. A leurs pieds étaient étendus ou amoncelés les schalls de cachemire, les plus rares fourrures de la Sibérie, des étoffes d'or de la Perse, et des plats d'argent dans lesquels ils n'avaient à manger qu'une

pâte noire, cuite sous la cendre, et des chairs de cheval à demi grillées et sanglantes : singulier assemblage d'abondance et de disette, de richesse et de saleté, de luxe et de misère !

Entre les camps et la ville, on rencontrait des nuées de soldats traînant leur butin, ou chassant devant eux comme des bêtes de somme, des moujiks courbés sous le poids du pillage de leur capitale ; car l'incendie montra près de vingt mille habitants, inaperçus jusque-là dans cette immense cité. Quelques-uns des Moscovites, hommes ou femmes, paraissaient bien vêtus ; c'étaient des marchands. On les vit se réfugier, avec les débris de leurs biens, auprès de nos feux. Ils vécurent pêle-mêle avec nos soldats, protégés par quelques-uns, et soufferts ou à peine remarqués par les autres.

Il en fut de même d'environ dix mille soldats ennemis. Pendant plusieurs jours, ils errèrent au milieu de nous, libres, et quelques-uns même encore armés. Nos soldats rencontraient ces vaincus sans animosité, sans songer à les faire prisonniers, soit qu'ils crussent la guerre finie, soit insouciance ou pitié, et que hors du combat le Français se plaise à n'avoir plus d'ennemis. Ils les laissaient partager leurs feux ; bien plus, ils les souffrirent pour compagnons de pillage. Lorsque le désordre fut moins grand, ou plutôt quand les chefs eurent organisé cette maraude comme un fourrage régulier, alors ce grand nombre de traîneurs russes fut remarqué. On ordonna de les saisir, mais déjà sept ou huit

mille s'étaient échappés. Nous eûmes bientôt à les combattre.

En entrant dans la ville, l'Empereur fut frappé d'un spectacle encore plus étrange : il ne retrouvait de la grande Moscou que quelques maisons éparses, restées debout au milieu des ruines ! L'odeur qu'exhalait ce colosse abattu, brûlé et calciné, était importune. Des monceaux de cendres, et, de distance en distance, des pans de muraille ou des piliers à demi écroulés, marquaient seuls la trace des rues.

Les faubourgs étaient semés d'hommes et de femmes russes, couverts de vêtements presque brûlés. Ils erraient comme des spectres dans ces décombres ; accroupis dans les jardins, les uns grattaient la terre pour en arracher quelques légumes, d'autres disputaient aux corbeaux des restes d'animaux morts que l'armée avait abandonnés. Plus loin, on en aperçut qui se précipitaient dans la Moskowa : c'était pour en retirer des grains que Rostopchin y avait fait jeter, et qu'ils dévoraient sans préparation, tout aigris et gâtés qu'ils étaient déjà.

L'Empereur voit son armée entière dispersée dans la ville. Sa marche est embarrassée par une longue file de maraudeurs, qui vont au butin ou qui en reviennent, par des rassemblements tumultueux de soldats, groupés autour des soupiraux des caves et devant les portes des palais, des boutiques et des églises, que le feu est près d'atteindre, et qu'ils cherchent à enfoncer.

Ses pas sont arrêtés par des débris de meubles de toute espèce qu'on a jetés par les fenêtres pour les soustraire à l'incendie ; enfin par un riche pillage, que le caprice a fait abandonner pour un autre butin : car voilà les soldats ! ils recommencent sans cesse leur fortune, prenant tout sans distinction, se chargeant outre mesure, comme s'ils pouvaient tout emporter ; puis, au bout de quelques pas, forcés par la fatigue de jeter successivement la plus grande partie de leur fardeau.

Les routes en sont obstruées ; les places, comme les camps, sont devenues des marchés, où chacun vient échanger le superflu contre le nécessaire. Là, les objets les plus rares, inappréciés par leurs possesseurs sont vendus à vil prix ; d'autres, d'une apparence trompeuse, sont acquis bien au delà de leur valeur. L'or, plus portatif, s'achète à une perte immense pour de l'argent que les havresacs n'auraient pas pu contenir. Partout des soldats assis sur des ballots de marchandises, sur des amas de sucre et de café, au milieu des vins et des liqueurs les plus exquis, qu'ils voudraient échanger contre un morceau de pain. Plusieurs, dans une ivresse qu'augmente l'inanition, sont tombés près des flammes, qui les atteignent et les tuent.

Néanmoins la plupart des maisons et des palais qui avaient échappé au feu servirent d'abri aux chefs ; et tout ce qu'elles contenaient fut respecté. Tous voyaient avec douleur cette grande destruction et le pillage qui en était la suite nécessaire.

On a reproché à quelques-uns de nos hommes d'élite de s'être trop plu à recueillir ce qu'ils purent dérober aux flammes ; mais il y en eut si peu, qu'ils furent cités. La guerre, dans ces hommes ardents, était une passion qui en supposait d'autres. Ce n'était point cupidité, car ils n'amassaient point ; ils usaient de ce qu'ils rencontraient, prenant pour donner, prodiguant tout, et croyant qu'ils avaient tout payé par le danger.

Ce fut au travers de ce bouleversement que Napoléon rentra dans Moscou. Il l'abandonna à ce pillage, espérant que son armée, répandue sur ces ruines, ne les fouillerait pas infructueusement. Mais quand il sut que le désordre s'accroissait ; que la vieille garde elle-même était entraînée ; que les paysans russes, enfin attirés avec leurs provisions, et qu'il faisait payer généreusement afin d'en attirer d'autres, étaient dépouillés de ces vivres, qu'ils nous apportaient, par nos soldats affamés ; quand il apprit que les différents corps, en proie à tous les besoins, étaient prêts à se disputer violemment les restes de Moscou ; qu'enfin toutes les ressources encore existantes se perdaient par ce pillage irrégulier ; alors il donna des ordres sévères, il consigna sa garde. Les églises, où nos cavaliers s'étaient abrités, furent rendues au culte grec. La maraude fut ordonnée dans les corps par tour de rôle, comme un autre service, et l'on s'occupa enfin de ramasser les traîneurs russes.

Mais il était trop tard. Ces militaires avaient fui ;

les paysans, effarouchés, ne revenaient plus ; beaucoup de vivres étaient gaspillés. L'armée française est tombée quelquefois dans cette faute ; mais ici l'incendie l'excuse : il fallut se précipiter pour devancer la flamme. Il est encore assez remarquable qu'au premier commandement tout soit rentré dans l'ordre.

Kutusof, en abandonnant Moscou, avait attiré Murat vers Kolomna, jusqu'au point où la Moskowa en coupe la route. Ce fut là qu'à la faveur de la nuit il tourna subitement vers le sud, pour s'aller jeter, par Podol, entre Moscou et Kalougha. Cette marche nocturne des Russes autour de Moscou, dont un vent violent leur portait les cendres et les flammes, fut sombre et religieuse. Ils s'avancèrent à la lueur sinistre de l'incendie qui dévorait le centre de leur commerce, le sanctuaire de leur religion, le berceau de leur empire ! Tous, pénétrés d'horreur et d'indignation, gardaient un morne silence, que troublaient seuls le bruit monotone et sourd de leurs pas, le bruissement des flammes, et les sifflements de la tempête. Souvent la lugubre clarté était interrompue par des éclats livides et subits. Alors on voyait la figure de ces guerriers contractée par une douleur sauvage, et le feu de leurs regards sombres et menaçants répondre à ces feux qu'ils croyaient notre ouvrage : il décelait déjà cette vengeance féroce qui fermentait dans leurs cœurs, qui se répandit dans tout l'Empire, et dont tant de Français furent victimes.

En ce moment solennel on vit Kutusof annoncer d'un ton noble et ferme à son souverain la perte de sa capitale. Il lui déclare : « Que pour conserver les provinces nourricières du sud et sa communication avec Tormasof et Tchitchakof, il vient d'être forcé d'abandonner Moscou, mais vide de ce peuple qui en est la vie ; que partout le peuple est l'âme d'un Empire ; que là où est le peuple russe, là est Moscou et tout l'Empire de Russie ! »

Alors pourtant il semble ployer sous sa douleur Il convient ! « que cette blessure sera profonde et ineffaçable ! » Mais, bientôt se relevant, il dit : « Que Moscou perdue n'est qu'une ville de moins dans un Empire, et le sacrifice d'une partie pour le salut de tous. Il se montre sur le flanc de la longue ligne d'opération de l'ennemi, le tenant comme bloqué par ses détachements : là il va surveiller ses mouvements, couvrir les ressources de l'Empire, recompléter son armée ; » et déjà (le 16 septembre) il annonce que « Napoléon sera forcé d'abandonner sa funeste conquête ! »

On dit qu'à cette nouvelle Alexandre demeura consterné. Napoléon espérait dans la faiblesse de son rival, en même temps que les Russes en craignaient l'effet. Le Czar démentit cet espoir et cette crainte. Dans ses discours, on le voit grand comme son malheur ; il s'adresse à ses peuples : « Point d'abattement pusillanime, s'écrie-t-il ; jurons de redoubler de courage et de persévérance ! L'en-

« nemi est dans Moscou déserte, comme dans un
 « tombeau, sans moyens de domination ni même
 « d'existence. Entré en Russie avec trois cent mille
 « hommes de tout pays, sans union, sans lien na-
 « tional ni religieux, la moitié en est détruite par le
 « fer, la faim et la désertion ; il n'a dans Moscou
 « que des débris ; il est au centre de la Russie, et
 « pas un seul Russe n'est à ses pieds !

« Cependant nos forces s'accroissent et l'entou-
 « rent. Il est au sein d'une population puissante,
 « environné d'armées qui l'arrêtent et l'attendent.
 « Bientôt, pour échapper à la famine, il lui faudra
 « fuir à travers les rangs serrés de nos soldats
 « intrépides. Reculerons-nous donc, quand l'Eu-
 « rope nous encourage de ses regards ? Servons-lui
 « d'exemple, et saluons la main qui nous choisit
 « pour être la première des nations dans la cause
 « de la vertu et de la liberté ! » Il terminait par une
 invocation au Tout-Puissant.

Les Russes parlent diversement de leur général et de leur empereur. Pour nous, comme ennemis, nous ne pouvons juger nos ennemis que par les faits. Or telles furent leurs paroles, et leurs actions y répondirent. Compagnons, rendons-leur justice ! Leur sacrifice a été complet, sans réserve, sans regrets tardifs. Depuis ils n'ont rien réclamé, même au milieu de la capitale ennemie qu'ils ont préservée ! Leur renommée en est restée grande et pure. Ils ont connu la vraie gloire ; et quand une civilisation plus avancée aura pénétré dans tous leurs rangs,

ce grand peuple aura son grand siècle, et tiendra à son tour ce sceptre de gloire, qu'il semble que les nations de la terre doivent se céder successivement !

Cette marche tortueuse que fit Kutusof, par indécision ou par ruse, lui réussit. Murat perdit sa trace pendant trois jours. Le Russe en profita pour étudier son terrain et s'y retrancher. Son avant-garde allait atteindre Voronowo, l'une des plus belles possessions du comte Rostopchin, lorsque ce gouverneur prit les devants. Les Russes crurent que ce seigneur voulait revoir pour la dernière fois ses foyers, quand tout à coup l'édifice disparut à leurs yeux dans des tourbillons de fumée !

Ils se pressent pour éteindre cet incendie, mais c'est Rostopchin lui-même qui les repousse ! Ils l'aperçoivent, au milieu des flammes qu'il attise, sourire à l'écroulement de cette superbe demeure, puis, d'une main ferme, tracer ces mots que les Français, en frissonnant de surprise, lurent sur la porte de fer d'une église restée debout : « J'ai
« embelli pendant huit ans cette campagne, et
« j'y ai vécu heureux au sein de ma famille. Les
« habitants de cette terre, au nombre de dix-sept
« cent vingt, la quittent à votre approche, et moi
« je mets le feu à ma maison, pour qu'elle ne soit
« pas souillée par votre présence ! Français ! je
« vous ai abandonné mes deux maisons de Moscou,
« avec un mobilier d'un demi-million de roubles ;
« ici vous ne trouverez que des cendres ! »

Ce fut près de là que Murat joignit Kutusof. Il y

eut, le 29 septembre, un vif engagement de cavalerie vers Czerikowo. Il tournait mal pour notre cavalerie, quand Poniatowski, réduit à trois mille Polonais, accourut. Ce prince, secondé par les généraux Pazkowchi et Kniaziewicz, accepta audacieusement le combat contre vingt mille Russes. Ses habiles dispositions et la valeur polonaise arrêterent Miloradowitch pendant plusieurs heures. Un généreux trait de dévouement du prince polonais déconcerta le dernier et le plus grand effort du général russe. L'occasion fut si pressante que Poniatowski, à la tête de quarante cavaliers seulement, et désarmé par un accident imprévu, chargea la colonne d'attaque ennemie à coups de fouet, mais si impétueusement, qu'il l'étonna, l'ébranla, la rompit, et obtint enfin une victoire que la nuit vint lui conserver !

Cependant l'incendie, commencé dans la nuit du 14 au 15 septembre, suspendu par nos efforts dans la journée du 15, ranimé dès la nuit suivante, et dans sa plus grande violence les 16, 17 et 18, s'était ralenti le 19. Il avait cessé le 20. Ce jour-là même Napoléon, que les flammes avaient chassé du Kremlin, rentra dans le palais des czars. Il y appelle les regards de l'Europe ; il y attend ses convois, ses renforts, ses traîneurs ; sûr que tous les siens seront ralliés par sa victoire, par l'appât de ce riche butin, par l'étonnant spectacle de Moscou prisonnière, et par lui surtout, dont la gloire, du haut de ce grand débris, brillait et attirait encore comme un fanal sur un écueil

Deux fois pourtant, le 22 et le 28 septembre, des lettres de Murat qui poursuivait Kutusof et l'avait atteint vers Czcrikowo furent près d'arracher Napoléon de ce funeste séjour. Elles annonçaient une bataille ; mais deux fois les ordres de mouvement, déjà écrits, furent brûlés. Il semblait que, pour notre Empereur, la guerre fût finie, et qu'il n'attendit plus qu'une réponse de Pétersbourg. Il nourrissait son espoir des souvenirs de Tilsitt et d'Erfurt. A Moscou, aurait-il donc moins d'ascendant sur Alexandre ? Puis, comme les hommes longtemps heureux, ce qu'il désire, il l'espère.

Son génie a d'ailleurs cette grande faculté, qui consiste à interrompre sa plus grande préoccupation, quand il lui plaît, soit pour en changer, soit même pour se reposer ; car la volonté en lui surpasse l'imagination. En cela il règne sur lui-même autant que sur les autres.

Mais déjà onze jours se sont écoulés, le silence d'Alexandre dure toujours, et Napoléon espère toujours vaincre son rival en opiniâtreté ; perdant ainsi le temps qu'il fallait gagner, et qui toujours sert la défense contre l'attaque

Dès lors, et plus qu'à Vitepsk, toutes ses actions annoncent aux Russes que leur puissant ennemi veut se fixer dans le cœur de leur Empire. Moscou en cendres reçoit un intendant et des municipalités. L'ordre est donné de s'y approvisionner pour l'hiver. Un théâtre se forme au milieu des ruines. Les premiers acteurs de Paris sont, dit-on, mandés. Un

chanteur italien vient s'efforcer de rappeler au Kremlin les soirées des Tuileries. Par là Napoléon prétend abuser un gouvernement que l'habitude de régner sur l'erreur et l'ignorance de ses peuples a fait de longue main à toutes ces déceptions.

Lui-même sent l'insuffisance de ces moyens, et pourtant septembre n'est déjà plus, octobre commence ! Alexandre a dédaigné de répondre ! C'est un affront ! il s'irrite. Le 3 octobre, après une nuit d'inquiétude et de colère, il appelle ses maréchaux. Dès qu'il les aperçoit : « Entrez, s'écrie-t-il, écoutez le nouveau plan que je viens de concevoir ; prince Eugène lisez ! (Ils écoutent). Il faut brûler les restes de Moscou ; marcher par Twer sur Pétersbourg, où Macdonald viendra les joindre ! Murat et Davout feront l'arrière-garde ! » Et l'Empereur, tout animé, fixe ses yeux étincelants sur ses généraux, dont la figure froide et silencieuse n'exprime que l'étonnement.

Alors, s'exaltant pour exalter : « Hé quoi ! c'est vous, ajoute-t-il, que cette pensée n'enflamme point ! Jamais un plus grand fait de guerre aurait-il existé ? Désormais cette conquête est seule digne de nous ! De quelle gloire nous serons comblés, et que dira le monde entier, quand il apprendra qu'en trois mois nous avons conquis les deux grandes capitales du Nord ? »

Mais Davout, comme Daru, lui oppose « la saison, la disette, une route stérile et déserte. »

Ces chefs ont assuré qu'alors ils proposèrent diffé-

rents projets ; soin bien inutile avec un prince dont le génie devançait toutes les autres imaginations, et que leurs objections n'auraient point arrêté, s'il eût été décidé à marcher sur Pétersbourg. Mais cette idée n'était en lui qu'une saillie de colère, une inspiration du désespoir de se voir obligé, à la face de l'Europe, de céder, d'abandonner une conquête, et de reculer !

C'était surtout une menace pour effrayer les siens comme les ennemis, et pour amener et appuyer une négociation qu'entamerait Caulaincourt. Ce grand officier avait plu à Alexandre : il était le seul, entre tous les grands de la cour de Napoléon, qui eût pris quelque ascendant sur son rival ; mais, depuis plusieurs mois, Napoléon le repoussait de son intimité, n'ayant pu lui faire approuver son expédition.

Ce fut pourtant à lui-même qu'en ce jour il fut forcé de recourir et de montrer son anxiété. Il l'appelle ; mais, seul avec lui, il hésite. Il marche longtemps tout agité, et l'entraîne sur ses pas, sans que sa fierté puisse se décider à rompre un si pénible silence. Elle va céder enfin, mais en menaçant. Il priera qu'on lui demande la paix comme s'il daignait l'accorder.

Après quelques mots à peine articulés : « Il va, « dit-il, marcher sur Pétersbourg ! Il sait que la « destruction de cette ville affligera sans doute son « grand écuyer. Alors la Russie se soulèvera contre « l'empereur Alexandre, il y aura une conjuration

« contre ce monarque : on l'assassinera, ce sera un
 « grand malheur. Ce prince, qu'il estime, il le re-
 « grettera, tant pour lui que pour la France. Son
 « caractère, ajoute-t-il, convient à nos intérêts ;
 « aucun autre prince ne pourrait le remplacer avan-
 « tageusement pour nous. Il pense donc, pour
 « prévenir cette catastrophe, à lui envoyer Caulain-
 « court ! »

Mais le duc de Vicence, plus capable d'opiniâ-
 treté que de flatterie, ne changea point de langage,
 il soutint : « Que cette ouverture serait inutile ;
 « que tant que le sol russe ne serait pas entièrement
 « évacué, Alexandre n'écouterait aucune proposi-
 « tion ; que la Russie sentait, à cette époque de
 « l'année, tout son avantage ; que, bien plus, cette
 « démarche serait nuisible, en ce qu'elle montre-
 « rait le besoin que Napoléon avait de la paix,
 « et découvrirait tout l'embarras de notre posi-
 « tion ! »

Il ajouta que, « plus le choix du négociateur
 « serait marquant, plus il marquerait d'inquiétude ;
 « qu'ainsi lui, plus que tout autre, échouerait, et
 « d'autant plus qu'il partirait avec cette certi-
 « tude. » L'Empereur rompit brusquement cet
 entretien par ces mots : « Eh bien, j'enverrai Lau-
 « riston ! »

Celui-ci assure qu'il ajouta de nouvelles objec-
 tions aux précédentes, et que, provoqué par l'Em-
 pereur, il ouvrit l'avis de commencer, dès le jour
 même, la retraite, en se dirigeant par Kalougha.

Napoléon, irrité, lui répliqua avec amertume :
« Qu'il aimait les plans simples, les routes les moins
« détournées, les grandes routes, celle par laquelle
« il était venu, mais qu'il ne voulait la reprendre
« qu'avec la paix. » Puis, lui montrant, comme au
duc de Vicence, la lettre qu'il venait d'écrire à
Alexandre, il lui ordonna d'aller obtenir de
Kutusof un sauf-conduit pour Pétersbourg. Les
dernières paroles de l'Empereur à Lauriston
furent : « Je veux la paix, il me faut la paix,
« je la veux absolument ! Sauvez seulement
« l'honneur ! »

Ce général part, et arrive aux avant-postes le
5 octobre. La guerre est aussitôt suspendue, l'en-
trevue accordée ; mais Volkonsky, aide de camp
d'Alexandre, et Beningsen s'y trouvèrent sans Ku-
tusof. Wilson assure que les généraux et les offi-
ciers russes, soupçonnant leur chef et l'accusant de
faiblesse, avaient crié à la trahison, et que celui-ci
n'avait point osé sortir de son camp.

Les instructions de Lauriston portaient qu'il ne
devait s'adresser qu'à Kutusof. Il rejeta donc avec
hauteur toute communication intermédiaire, et
saisissant, a-t-il dit, cette occasion de rompre une
négociation qu'il désapprouvait, il se retira malgré
les instances de Volkonsky, et voulut repartir pour
Moscou. Alors, sans doute, Napoléon irrité se serait
précipité sur Kutusof, aurait renversé et détruit
son armée, encore tout incomplète, et en eût
arraché la paix. Dans le cas d'un succès moins déci-

sif, du moins aurait-il pu se retirer sans désastre sur ses renforts.

Malheureusement Beningsen se hâta de demander un entretien à Murat. Lauriston attendit. Le chef d'état-major russe, plus habile à négocier qu'à combattre, s'efforça d'enchanter ce roi nouveau par des formes respectueuses ; de le séduire par des éloges ; de le tromper par de douces paroles, qui ne respiraient que la fatigue de la guerre et l'espoir de la paix ; et Murat, enfin las des batailles, inquiet de leur résultat, et regrettant, dit-on, son trône, depuis qu'il n'en espérait plus un meilleur, se laissa enchanter, séduire et tromper.

Beningsen avait à la fois persuadé son chef et celui de notre avant-garde : il s'empessa d'envoyer chercher Lauriston et de le faire conduire dans le camp des Russes, où Kutusof l'attendait à minuit. L'entrevue commença mal. Konownitzin et Volkonsky voulaient en rester les témoins. Cela choqua le général français : il exigea qu'ils se retirassent. On le satisfît.

Dès que Lauriston fut seul avec Kutusof, il lui exposa ses motifs et son but, et lui demanda le passage pour Pétersbourg. Le général russe répondit que cette demande dépassait ses pouvoirs ; mais aussitôt il proposa de charger Volkonsky de la lettre de Napoléon pour Alexandre, et offrit un armistice jusqu'au retour de cet aide de camp. Il accompagna ces paroles de protestations pacifiques, qu'ensuite répétèrent tous ses généraux.

Ce qui fut bientôt prouvé, c'est qu'ils s'étaient surtout entendus pour tromper Murat et son Empereur. Ils y réussirent. Ces détails transportèrent de joie Napoléon. Crédule par espoir, par désespoir peut-être, il s'enivre quelques instants de cette apparence ; et, pressé d'échapper au sentiment intérieur qui l'opprime, il semble vouloir s'étourdir en s'abandonnant à une joie expansive. Il appelle tous ses généraux ; il triomphe en leur annonçant une paix toute prochaine !

Toutefois l'armistice proposé par Kutusof lui déplut : il ordonna à Murat de le rompre sur-le-champ ; mais il n'en fut pas moins observé, et l'on en ignore la cause.

Cet armistice était singulier. Pour le rompre il suffisait de se prévenir réciproquement trois heures d'avance. Il n'existait que pour le front des deux camps, et non pour leurs flancs. Ce fut ainsi du moins que les Russes l'interprétèrent. On ne pouvait amener un convoi ni faire un fourrage sans combattre : de sorte que la guerre continuait partout, excepté où elle pouvait nous être favorable.

Pendant les premiers jours qui suivirent, Murat se complut à se montrer aux avant-postes ennemis. Là il jouissait des regards que sa bonne mine, sa réputation de bravoure et son rang attiraient sur lui. Les chefs russes n'eurent garde de le dégoûter : ils le comblèrent de toutes les marques de déférence propres à entretenir son illusion. Il pouvait ordonner à leurs vedettes comme aux Français. Si quel-

que partie du terrain qu'ils occupaient lui convenait, ils s'empresaient de la lui céder.

Des chefs cosaques allèrent jusqu'à feindre l'enthousiasme, et à dire qu'ils ne reconnaissaient plus pour Empereur que celui qui régnait à Moscou. Murat crut un instant qu'ils ne se battraient plus contre lui. Il alla plus loin. On entendit Napoléon s'écrier, en lisant ses lettres : « Murat, roi des cosaques ! quelle folie ! Toutes les idées possibles venaient à des hommes à qui tout était arrivé.

Quant à l'Empereur, qu'on ne trompait guère, il n'eut que quelques instants d'une joie factice.

En effet, deux convois considérables venaient encore de tomber au pouvoir de l'ennemi ; l'un, par négligence de son chef, qui se tua de désespoir ; l'autre, par la lâcheté d'un officier, qu'on allait punir quand la retraite commença. La perte de l'armée fit son salut.

Chaque matin il fallait que nos soldats, et surtout nos cavaliers, allassent au loin chercher la nourriture du soir et du lendemain. Et comme les environs de Moscou et de Winkowo se dégarnissaient de plus en plus, on s'écartait tous les jours davantage. Les hommes et les chevaux revenaient épuisés, ceux toutefois qui revenaient : car chaque mesure de seigle chaque trousse de fourrage, nous étaient disputées ; il fallait les arracher à l'ennemi. C'étaient des surprises, des combats, des pertes continuelles ! Les paysans s'en mêlaient. Ils punirent de mort ceux d'entre eux que l'appât du gain



Devant Moscou.
(D'après le tableau de Verestchagin.)

avait attirés dans nos camps avec quelques vivres. D'autres mettaient le feu à leurs propres villages, pour en chasser nos fourrageurs et les livrer aux cosaques, qu'ils avaient d'abord appelés et qui nous y tenaient assiégés.

Ce furent encore des paysans qui prirent Véréia, ville voisine de Moscou. Un de leurs prêtres conçut, dit-on, le projet de ce coup de main, et l'exécuta. Il arma des habitants, obtint quelques troupes de Kutusof ; puis, le 10 octobre avant le jour, il fit donner, d'une part, le signal d'une fausse attaque, quand, de l'autre, lui-même se précipitait sur nos palissades. Il les détruisit, pénétra dans la ville, et en fit égorger toute la garnison.

Ainsi la guerre était partout, devant, sur nos flancs, derrière nous : l'armée s'affaiblissait ; l'ennemi devenait chaque jour plus entreprenant. Il en allait être de cette conquête comme de tant d'autres, qui se font en masse et se perdent en détail.

Murat lui-même s'inquiète enfin. Il a vu dans ces affaires journalières se fondre la moitié du reste de sa cavalerie. Aux avant-postes, dans leurs rencontres avec les nôtres, les officiers russes, soit fatigue, vanité, ou franchise militaire poussée jusqu'à l'indiscrétion, se sont récriés sur les malheurs qui nous menacent. Ils nous montrent « ces chevaux
« d'un aspect encore sauvage, à peine domptés, et
« dont la longue crinière balayait la poussière de
« la plaine. Cela ne nous disait-il pas qu'une nom-
« breuse cavalerie leur arrivait de toutes parts,

« quand la nôtre se perdait ? Le bruit continuel de
 « décharges d'armes à feu, dans l'intérieur de leur
 « ligne, ne nous annonçait-il pas qu'une multitude
 « de recrues s'y exerçaient à la faveur de l'armis-
 « tice ? »

L'Empereur n'ignorait point ces avertissements, mais il les repoussait, ne voulant pas se laisser ébranler. L'inquiétude dont il était ressaisi se décelait par des ordres de colère. Ce fut alors qu'il fit dépouiller les églises du Kremlin de tout ce qui pouvait servir de trophée à la Grande Armée. Ces objets, voués à la destruction par les Russes eux-mêmes, appartenaient, disait-il, aux vainqueurs, par le double droit donné par la victoire, et surtout par l'incendie !

Il fallut de longs efforts pour arracher à la tour du grand Yvan sa gigantesque croix. L'Empereur voulait qu'à Paris le dôme des Invalides en fût orné. Le peuple russe attachait le salut de son empire à la possession de ce monument. Pendant les travaux, on remarqua qu'une foule de corbeaux entouraient sans cesse cette croix, et que Napoléon, fatigué de leurs tristes croassements, s'écria : « Qu'il semblait que ces nuées d'oiseaux sinistres voulussent la défendre ! » On ignore, dans cette position si critique, quelles étaient toutes ses pensées, mais on le savait accessible à tous les pressentiments.

Ses sorties journalières, qu'éclairait toujours un soleil brillant, dans lequel il s'efforçait de voir et

de montrer son étoile, ne le distrayaient point. Au triste silence de Moscou morte se joignait celui des déserts qui l'environnent, et le silence encore plus menaçant d'Alexandre. Ce n'était point le faible bruit des pas de nos soldats, errant dans ce vaste tombeau, qui pouvait tirer notre Empereur de sa rêverie, l'arracher à ses cruels souvenirs et à sa prévoyance plus cruelle encore.

Ses nuits surtout deviennent fatigantes. Il en passe une partie avec le comte Daru. Là seulement il convient du danger de sa position.

Appréciant alors toute la force qu'il tire du prestige de son infailibilité, il frémit d'y porter une première atteinte : « Quelle effrayante suite de
« guerres périlleuses dateront de son premier pas
« rétrograde ! Qu'on ne blâme donc plus son inac-
« tion. Eh ! ne sais-je pas, ajoute-t-il, que militai-
« rement Moscou ne vaut rien ? Mais Moscou n'est
« point une position militaire, c'est une position
« politique. On m'y croit général, quand j'y suis
« empereur ! » Puis il s'écrie : « Qu'en politique
« il ne faut jamais reculer, ne jamais revenir sur
« ses pas, se bien garder de convenir d'une erreur ;
« que cela déconsidère ; que lorsqu'on s'est trompé
« il faut persévérer, que cela donne raison ! »

C'est pourquoi il s'opiniâtre avec cette ténacité, ailleurs sa première qualité, ici son premier défaut.

Pendant sa détresse augmente : il sait qu'il ne doit pas compter sur l'armée prussienne. Un avis, d'une main trop sûre, adressé à Berthier, lui fait

perdre sa confiance dans l'appui de l'armée autrichienne. Kutusof le joue ; il le sent, mais il se trouve engagé si avant qu'il ne peut plus ni avancer, ni rester, ni reculer, ni combattre avec honneur et succès ! Ainsi, tour à tour poussé, retenu par tout ce qui décide ou détourne, il demeure sur ces cendres, espérant à peine, et désirant toujours.

Sa lettre, remise par Lauriston, avait dû partir le 6 octobre ; la réponse ne pouvait guère arriver avant le 20 ; et, malgré tant d'apparences menaçantes, la fierté de Napoléon, sa politique, et sa santé peut-être, lui conseillent le plus dangereux de tous les partis, celui d'attendre cette réponse, de se fier au temps qui le tue. Daru, comme ses autres officiers, s'étonne de ne point retrouver en lui cette décision vive, mobile et rapide comme les circonstances ; ils disent que son génie ne sait plus s'y plier ; ils s'en prennent à sa persistance naturelle, qui fit son élévation et qui causera sa chute !

Mais, dans cette position de guerre si critique par sa complication politique la plus délicate qui fût jamais, ce n'était point d'un caractère jusque-là si grand par son inébranlable persévérance qu'on devait attendre une prompte renonciation au but que depuis Vitepsk il s'était proposé.

L'attitude de son armée secondait son désir. La plupart des officiers persévéraient dans leur confiance. Les simples soldats, qui voient toute leur vie dans le moment présent, et qui, attendant peu de l'avenir, ne s'en inquiètent guère, conservaient leur in-

souciance, la plus précieuse de leurs qualités. A la vérité, les récompenses que, dans les revues journalières, l'Empereur leur prodiguait, n'étaient plus reçues qu'avec une joie grave, mêlée de quelque tristesse. Les places vides qu'on allait remplir étaient encore toutes sanglantes : ces faveurs menaçaient.

D'autre part, depuis Vilna, beaucoup avaient jeté leurs vêtements d'hiver pour se charger de vivres ; la route avait détruit leur chaussure ; le reste de leurs vêtements était usé par les combats ; mais, malgré tout, leur attitude restait haute ! Ils cachaient avec soin leur dénûment devant leur Empereur, et se paraient de leurs armes éclatantes et bien réparées. Dans cette première cour du palais des czars, à huit cents lieues de leurs ressources, et après tant de combats et de bivouacs, ils voulaient paraître encore propres, prêts et brillants : c'est là l'honneur du soldat ; ils y attachaient encore plus de prix à cause de la difficulté, pour étonner, et parce que l'homme s'enorgueillit de tout ce qui est effort.

L'Empereur s'y prêtait complaisamment, s'aidant de tout pour espérer, quand vinrent tout à coup les premières neiges. Avec elles tombèrent toutes les illusions dont il cherchait à s'environner. Dès lors il ne songe plus qu'à la retraite, sans toutefois en prononcer le nom, sans qu'on puisse lui arracher un ordre qui l'annonce positivement. Il dit seulement que dans vingt jours il faudra que l'armée

soit en quartiers d'hiver ; et il presse le départ de ses blessés. Là, comme ailleurs, sa fierté ne peut consentir au moindre abandon volontaire : les attelages manquent à son artillerie, désormais trop nombreuse pour une armée aussi réduite ; il n'importe, il s'irrite à la proposition d'en laisser une partie dans Moscou : « Non, l'ennemi s'en ferait un trophée ! » et il exige que tout marche avec lui.

Dans ce pays désert, il ordonne l'achat de vingt mille chevaux ; il veut qu'on s'approvisionne de deux mois de fourrages, sur un sol où, chaque jour, les courses les plus lointaines et les plus périlleuses ne suffisent pas à la nourriture de la journée. Quelques-uns des siens s'étonnèrent d'entendre des ordres si inexécutables ; mais on a déjà vu que quelquefois il les donnait ainsi pour tromper ses ennemis, et, le plus souvent, pour indiquer aux siens l'étendue des besoins, et les efforts qu'ils devaient faire pour y subvenir.

Toutefois Napoléon ne se décide encore ni à rester ni à partir. Vaincu dans ce combat d'opiniâtreté, il remet de jour en jour à avouer sa défaite. Au milieu de ce terrible orage d'hommes et d'éléments qui s'amasse autour de lui, ses ministres, ses aides de camp le voient passer ces dernières journées à discuter le mérite de quelques vers nouveaux, qu'il vient de recevoir, ou le règlement de la Comédie française de Paris, qu'il met trois soirées à achever. Comme ils connaissent toute son anxiété, ils admirent la force de son génie, et la facilité avec

laquelle il déplace et fixe où il lui plaît toute la puissance de son attention.

On remarqua seulement qu'il prolongeait ses repas, jusque-là si simples et si courts. Il cherchait à s'étourdir. Puis ils le voyaient s'appetissant passer de longues heures à demi couché, comme engourdi, et attendant, un roman à la main, le dénouement de sa terrible histoire. Alors ils répètent entre eux, en voyant ce génie opiniâtre et inflexible lutter contre l'impossibilité, que, parvenu au faite de sa gloire, sans doute il pressent que de son premier mouvement rétrograde datera sa décroissance ; que c'est pourquoi il demeure immobile, s'attachant et se retenant encore quelques instants sur ce sommet !

Enfin, après plusieurs jours d'illusion, le charme se dissipe. Un cosaque achève de le rompre. Ce barbare a tiré sur Murat au moment où ce prince venait se montrer aux avant-postes. Murat, s'irrite : il déclare à Miloradowitch qu'un armistice sans cesse violé n'existe plus, et que désormais chacun ne doit plus avoir confiance qu'en lui-même.

En même temps il fait avertir l'Empereur qu'à sa gauche un terrain couvert peut favoriser des surprises contre son flanc et ses derrières ; que sa première ligne, adossée à un ravin, y peut être précipitée ; qu'enfin la position qu'il occupe en avant d'un défilé est dangereuse, et nécessite un mouvement rétrograde. Mais Napoléon n'y peut consentir, quoique d'abord il eût indiqué Voronowo comme une position plus sûre. Dans cette guerre, encore à

ses yeux plutôt politique que militaire, il craignait surtout de paraître fléchir. Il préférait tout risquer.

Toutefois, le 13 octobre, Lauriston est renvoyé vers Murat pour examiner la position de l'avant-garde. Quant à l'Empereur, soit ténacité dans son premier espoir, soit que toute disposition qui pouvait annoncer une retraite répugnât autant à sa fierté qu'à sa politique, on remarqua une singulière négligence dans ces préparatifs de départ. Il y songeait cependant, car dès ce même jour il trace son plan de retraite. Il en dicte, un moment après, un autre sur Smolensk. Junot reçoit l'ordre de brûler, le 21, à Kolotskoi, tous les fusils des blessés, et de faire sauter les caissons. D'Hilliers occupera Elnia, et y formera des magasins. C'est le 17 seulement, qu'à Moscou, et pour la première fois, Berthier pense à faire distribuer des cuirs.

Ce major général supplée peu son chef dans cette circonstance critique. Au milieu de ce sol et de ce climat nouveau, il ne recommanda aucune précaution nouvelle, et il attendit que les moindres détails lui fussent dictés par son Empereur. Ils furent oubliés. Cette négligence ou cette imprévoyance eut des suites funestes. Dans une armée dont chaque partie était commandée par un maréchal, un prince, ou même un roi, on compta trop peut-être les uns sur les autres. D'ailleurs Berthier n'ordonnait rien de lui-même : il se contentait de répéter fidèlement la lettre même des volontés de Napoléon ; car pour leur esprit, soit fatigue ou habitude, il lui arrivait

sans cesse de confondre la partie positive de ces instructions avec leur partie conjecturale.

Cependant Napoléon rallie ses corps d'armée ; les revues qu'il passe dans le Kremlin sont plus fréquentes ; il réunit en bataillons tous les cavaliers démontés, et il prodigue les récompenses. Les trophées et tous les blessés transportables partent pour Mojaïsk ; le reste est réuni dans le grand hôpital *des enfants trouvés* ; on y place des chirurgiens français ; les blessés russes, mêlés aux nôtres, seront leur sauvegarde.

Mais il était trop tard. Au milieu de ces préparatifs, et dans l'instant où Napoléon passait en revue, dans la première cour du Kremlin, les divisions de Ney, tout à coup le bruit se répand autour de lui que le canon gronde vers Winkwo. On fut quelque temps sans oser l'en avertir : les uns par incrédulité ou incertitude, et redoutant un premier mouvement d'impatience ; quelques autres par mollesse, hésitant à provoquer un signal terrible, ou par crainte d'être envoyés pour vérifier cette assertion et de s'exposer à une course fatigante.

Enfin Duroc se détermine. L'Empereur changea d'abord de visage ; puis il se remit promptement, et continua sa revue. Mais un aide de camp, le jeune Béranger, accourt. Il annonce que la première ligne de Murat a été surprise et culbutée ; sa gauche tournée à la faveur des bois, son flanc attaqué, sa retraite coupée ; que douze canons, vingt caissons, trente fourgons sont pris, deux généraux tués, trois

à quatre mille hommes perdus, et le bagage ; qu'enfin le roi est blessé. Il n'a pu arracher à l'ennemi les restes de son avant-garde que par des charges multipliées sur les troupes nombreuses qui déjà occupaient, derrière lui, le grand chemin, sa seule retraite.

Cependant l'honneur est sauvé. L'attaque de front, conduite par Kutusof, a été molle ; Poniatowski, à quelques lieues à droite, a résisté glorieusement ; Murat et les carabiniers, par des efforts surnaturels, ont arrêté Bagawout près d'entrer dans notre flanc gauche ; ils ont rétabli le combat. Claparède et Latour-Maubourg ont nettoyé le défilé de Spas-kaplia, qu'occupait déjà Platof, à deux lieues en arrière de notre ligne. Deux généraux russes sont tués, d'autres blessés, la perte des ennemis est considérable ; mais il leur reste l'avantage de l'attaque, nos canons, notre position, enfin la victoire.

Pour Murat, il n'a plus d'avant-garde : l'armistice avait perdu la moitié des restes de sa cavalerie, ce combat l'a achevée ; ses débris, exténués de faim, pourraient à peine fournir une charge. Et voilà la guerre recommencée ! C'était le 18 octobre.

A cette nouvelle, Napoléon retrouve le feu de ses premières années. Mille ordres d'ensemble et de détail, tous différents, tous d'accord, tous nécessaires, jaillissent à la fois de son génie impétueux ! La nuit n'est point encore venue, et déjà toute son armée est en mouvement. L'Empereur lui-même,

avant que le jour du 19 octobre l'éclaire, sort de Moscou : il s'écrie : « Marchons sur Kalougha, et
« malheur à ceux qui se trouveront sur mon pas-
« sage ! »
